

R- 6321

## LES ESCLAVES D'ALMERÍA (1570)

Bernard VINCENT  
E.H.E.S.S.



Dans son *Valladolid au siècle d'or*, Bartolomé Bennassar a consacré quatre pages denses à l'esclavage. En la circonstance il faisait œuvre de pionnier, car seul avant lui, à ma connaissance, Antonio Domínguez Ortiz avait attiré l'attention des chercheurs et des lecteurs sur la place de ces malheureux dans l'Espagne de l'époque moderne. Il innovait d'autant plus que son analyse était fondée sur le dépouillement d'archives paroissiales et notariales. À l'occasion, il lançait une formule « les esclaves, un luxe » qui a fait fortune. Et depuis un quart de siècle, il a été le témoin attentif – ou l'incitateur, songeons aux travaux d'Albert N'Damba – des études ayant abordé ce domaine. De *L'homme espagnol aux Chrétiens d'Allah* en passant par le *Lexique de l'histoire d'Espagne* et *l'Histoire des Espagnols*, les esclaves sont très présents. On peut en outre à travers ces pages dispersées suivre l'évolution de la pensée et constater que la formule initiale a été progressivement nuancée : « car l'esclave était denrée de luxe dans bien des cas. préposé au service domestique surtout s'il était de bonne mine. Encore que nous ne manquions ni de propriétaires fonciers, ni d'artisans, ni de marchands qui les aient employés dans les tâches de la production et de la distribution », peut-on lire dans *l'Histoire des Espagnols*.

Cette dernière phrase constitue un fidèle reflet de la plupart des monographies récentes, au demeurant fort nombreuses. Je dois avouer que celles-ci ne me satisfont pas pleinement en dépit de la masse d'informations qu'elles fournissent. Après un quart de siècle d'approches du pro-

blème toutes identiques, il est nécessaire de poser des questions neuves aux documents, de solliciter des sources par trop négligées, par exemple les archives judiciaires, de dépasser la mauvaise conscience d'Européens troublés par le phénomène, en un mot d'adopter une démarche rompant avec la vision traditionnelle. Les esclaves n'étaient un luxe que dans des milieux restreints, principalement autour de la Cour, à Valladolid puis à Madrid ; l'esclave n'était pas, d'ordinaire, traité comme un membre supplémentaire de la famille du propriétaire ; l'esclavage n'était pas uniquement un fait urbain. Sans doute ces affirmations paraîtront-elles excessives, mais je prends le risque de les soutenir pour tenter de susciter un débat autour de ce thème important. N'est-ce pas le meilleur moyen de rendre hommage à celui qui, en la matière, nous a montré la voie ?

L'examen de la condition servile des morisques du royaume de Grenade entre 1569 et 1571 constitue un excellent observatoire. Le soulèvement des morisques dans la nuit de Noël 1568 a été le début d'une guerre implacable qui a duré plus de deux ans. De nombreux villages, où les insurgés s'étaient retranchés, furent pris d'assaut et les habitants restés sur place réduits en esclavage. Par ailleurs de nombreux chrétiens, soldats ou autres, participaient à une véritable chasse aux morisques au cours d'innombrables *cabalgadas*. Ceux qui tombaient à leur merci perdaient la liberté. Juan Aranda Doncel a établi un décompte à partir des mentions figurant dans les chroniques de l'époque, celles de Luis del Marmol Carvajal et de Diego Hurtado de Mendoza. 2 000 captifs dans le marquisat del Cenete en janvier 1569, 1 600 à Ohanes dans l'Alpujarra orientale en février, 1 500 à las Albuñuelas, au sud de Grenade, en juin ... Le total est de 27 000 captifs, auxquels il faudrait ajouter les contingents signalés par des indications imprécises. En revanche il n'est pas exclu que les narrateurs, dont la qualité de l'information a été maintes fois attestée, aient cédé parfois à l'exagération. Il est dans ces conditions raisonnable d'admettre, avec Juan Aranda Doncel, que 25 à 30 000 morisques ont été réduits en esclavage.

Que sont devenus tous ces hommes, femmes et enfants ? Nous ne le savons guère faute d'études systématiques du phénomène. En attendant les résultats de la thèse d'Aurelia Martín sur l'esclavage à Grenade, nous disposons d'un seul ensemble remarquable, celui fourni par Nicolás Cabrillana à travers trois publications : un livre, *Almería morisca*, où les esclaves font l'objet de deux chapitres, un gros article qui recoupe les développements du livre, un inventaire de documents d'archives notariales de la province d'Almería portant sur les années 1569-1571. C'est une partie de ce dernier dossier que je voudrais utiliser ici, tant il est précis et précieux. Plus de la moitié de l'inventaire, 548 des 1 019 actes résumés, proviennent de la petite ville de Vera, située à l'extrémité nord-orientale du royaume de Grenade, non loin de la frontière du royaume de Murcie.



Il y a là un ensemble homogène et cohérent sur lequel il est tentant de revenir.

Précisément 457 au moins des 546 contrats enregistrés concernent l'esclavage. Au moins, car je n'ai pas comptabilisé toutes les *cabalgadas* où la capture d'hommes n'était pas spécifiée. Sans risque d'erreur, on peut soutenir que 85 % de l'activité des deux notaires de Vera, Alonso Cadena et Pedro Casquer, repose pendant trois ans sur le commerce d'êtres humains. Dans cette économie de guerre, la marchandise par excellence, la marchandise unique est l'homme. Le vocabulaire est on ne peut plus éloquent. Le 24 mars 1569, plusieurs habitants de Los Alumbres de Mazarón et de Lebrilla, lieux du royaume de Murcie, reconnaissent avoir reçu d'un morisque de Turre, village proche de Vera, 60 ducats et deux bœufs pour prix de l'affranchissement – du rachat dit le texte – de trois *piezas*. Ce terme revient dans toute sa froide sécheresse, très souvent sous la plume du notaire : le même jour trois autres *piezas de esclavas* Isabel, Marie sa fille de six mois, Mariana 4 ans, sont également « rachetées ». Le 28 février 1571, deux habitants de Vera, Ginés de Soler et Diego de Campos, achètent neuf *piezas de moros y moras y muchachos*. Le terme *cabeza* moins systématiquement utilisé, apparaît quelquefois, par exemple le 17 avril 1570 lorsque deux habitants de Baza vendent à un acheteur, résidant à Cehegín, leur part de 23 *cabezas*.

L'importance du trafic à Vera, légèrement plus intense en apparence qu'à Almería, a de quoi surprendre. Du moins à première vue. Voilà une toute petite cité de 300 feux environ, îlot de vieux-chrétiens au milieu d'une mer de morisques, que rien ne signale particulièrement à l'attention. Un tiers de la population est composé d'hommes d'armes, un bon tiers de paysans, le reste vit de la mer ou du petit commerce. La location des pâturages communaux aux propriétaires de troupeaux transhumants venant hiverner chaque année apporte des revenus complémentaires indispensables. La vie quotidienne y est rude, la guerre avec les morisques accroît l'inquiétude et met en péril l'économie locale. Le 24 septembre 1569, Aben Humeya, leader des insurgés, fit le siège de la petite ville sauvée finalement par l'intervention rapide des milices de Lorca et de Murcie. Pourtant, Vera devient un marché d'esclaves d'importance, précisément parce qu'aucun autre lieu, à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde (Mojácar excepté), n'est dominé par les chrétiens et parce que sa situation à l'extrémité septentrionale du royaume de Grenade permet une redistribution aisée de la marchandise. Enfin les habitants trouvent dans l'esclave une source inespérée de gains substantiels.

En effet la population locale y tient la première place puisque j'ai relevé 201 noms d'habitants de Vera. Avec eux de très nombreux soldats



des armées du marquis de Mondéjar ou du marquis de Los Vélez et des hommes venus d'un peu partout, principalement de villages et villes du royaume de Grenade, mais encore du reste de l'Andalousie, de Nouvelle-Castille, du royaume de Valence, voire de Catalogne, d'Ibiza, de Marseille, Gênes ou Rome. Les origines géographiques des uns et des autres sont fort intéressantes, car elles montrent bien comment fonctionne le marché. Elles donnent du phénomène une image singulièrement dynamique. Les vendeurs sont des hommes du cru ou des soldats. Les uns et les autres écoulent leur butin obtenu lors d'opérations militaires ou de razzias, les fameux *cabalgadas* organisées pour leur propre compte ou encore lors de ventes aux enchères réalisées sur place. Les habitants de Vera représentent à eux seuls 70 % des vendeurs (172 sur un total de 245). Ils ont fait du commerce d'hommes une activité essentielle, ô combien lucrative. 172 vendeurs de Vera, plus de la moitié des chefs de famille de la localité qui est impliquée. Leur part parmi les acheteurs est bien moindre : 68 des 194 personnes recensées, soit un peu plus du tiers.

Il apparaît bien que les esclaves ne passent que quelques jours ou quelques semaines à Vera avant de suivre un nouveau maître vers les horizons les plus variés. Les acheteurs sont des professionnels de l'esclavage. À la jonction des deux groupes, vendeurs et acheteurs, 29 habitants de Vera qui émargent aux deux catégories et qui font du commerce humain à grande échelle. Ce sont naturellement les nantis, *regidores*, marchands tels Lope de Villazan, *regidor* qui achète 16 esclaves en douze occasions, ou le procureur Juan Ortiz qui, vendeur ou acheteur selon les cas, intervient dans quinze transactions. L'examen minutieux des contrats apporte d'ailleurs la preuve que le marché a été beaucoup plus ample que ne l'indiquent les sources notariales considérées, soit que les protagonistes aient participé à des mouvements sur d'autres marchés, soit que de nombreuses transactions aient échappé aux notaires. Ainsi Juan Ortiz déclare, par testament, posséder deux esclaves, une morisque, Catalina, 17 ans, et un noir de 40 ans dont nous ne trouvons pas trace ailleurs. Ces « absences » sont très fréquentes. Elles tendent à prouver que les marchés d'esclaves de part et d'autre de la frontière du royaume de Grenade ont, au cours des années 1569-1571, fonctionné à plein régime. Qu'en est-il à Antequera, Ronda, Alcalá la Real, Baza ou Lorca ? À cet égard le marché de Vera est bien un modèle.

Dans ces conditions l'esclave ne vaut pas cher. L'irruption sur le marché d'une telle quantité de « pièces » provoque l'écroulement des prix. J'ai relevé 244 prix – ayant écarté ceux globaux de deux esclaves ou plus – pour constater que le tarif moyen est de 31,5 ducats avec une différence notable entre le prix moyen des femmes (108 cas) qui atteint 37,5 ducats pour seulement 27 ducats quand il s'agit d'une marchandise masculine



(136 cas). Ces données appellent quelques remarques qui recourent largement les analyses de Juan Aranda Doncel. L'esclave morisque a une valeur moindre que celle de l'esclave noir ou de l'esclave barbaresque. Les rares cas de comparaison, à Vera, sont éloquentes. Les sept esclaves noirs offerts entre 1569 et 1571 sont acquis pour des sommes égales ou supérieures à 27 ducats. 99 des 244 morisques, plus de 40 % donc, sont achetés pour une quantité inférieure à 27 ducats. Et le record du marché local correspond à la vente d'un noir de 25 ans, emporté pour 95 ducats. Par ailleurs, et là encore Juan Aranda Doncel l'a bien souligné, la valeur de l'esclave morisque est moindre à Vera ou Almería qu'à Cordoue ou Jaén. Nous touchons là un point important, celui de la hiérarchie des marchés. En somme les marchés locaux du royaume de Grenade sont le point de départ d'un long processus. Le vendeur ordinaire est, dans ces circonstances, une personne qui cherche à faire un gain rapide, qui n'a nulle intention de conserver l'esclave sous son toit. L'acheteur appartient à un autre monde. Plus riche, il peut attendre, il peut spéculer soit pour obtenir une main-d'œuvre efficace à bon prix soit à travers de multiples transactions réaliser de substantiels bénéfices. L'esclave acheté à Vera sera souvent revendu à Murcie, à Cordoue ou ailleurs. Nous ne connaissons vraiment les flux, les pratiques, que par une attention extrême au milieu des trafiquants, des professionnels, petits et grands qui interviennent sur plusieurs marchés à la fois.

Plaçons-nous du côté de l'esclave. Constatons que toute la population morisque est menacée par ce sort peu enviable. La mention de l'âge est très souvent indiquée dans les contrats. Nous disposons ainsi de 397 précisions pour un total de 435 esclaves échangés. Les femmes (218) sont un peu plus nombreuses que les hommes (179), écart qu'expliquent la mort au combat ou la fuite de beaucoup. Surtout la population réduite en esclavage est extrêmement jeune : plus de la moitié (205) a moins de dix-huit ans. 107 d'entre eux auraient dû échapper à la condition servile si les injonctions royales recommandant de laisser libres les filles de moins de dix ans et les garçons de moins de onze ans avaient été suivies d'effet. Malgré les hésitations il n'en fut rien. On frémit devant le stéréotype des formules comme celle employée dans le contrat de vente de Sébastien, 5 ans, que Diego Ortiz, notaire à Vera acquiert le 8 mars 1569. Il a été capturé « de bonne guerre », il fait partie « des maures soulevés contre sa Majesté ! ».

Les malheureux sont ballottés. Ils vivent dans la crainte de la dispersion des membres d'une même famille, dans l'incertitude du lieu où ils se trouveront le lendemain. Certains sont échangés entre eux sans que l'on saisisse les raisons de la transaction : par exemple, le 29 novembre 1570, Beatriz Soriano, habitante de Vera, livre à Beltrán Fajardo, habitant de Cehegín, Pedro, 8 ans contre Angela, 50 ans, plus 13,5 ducats. Le 26



août 1570, un habitant de Vera troque avec un autre de Valence une esclave de 16 ans et 60 ducats contre deux esclaves de 12 et 45 ans. On ne peut exclure le souci de regrouper des parents, mais cela est douteux. D'autres n'hésitent pas à échanger une femme de 22 ans et son enfant de 7 mois contre « un cheval balzan au pied droit et ayant une étoile au front ». Il n'y a guère place pour le sentiment même si, ça et là, nous relevons quelques rares traces de bonne entente entre maîtres et esclaves, le *jurado* Martin de Salas affranchit Isabel, 40 ans, en raison des bons services rendus. Mais pour un cas de ce type, combien d'affranchissements moyennant des espèces sonnantes et trébuchantes.

La pratique du *rescate* est générale. Elle est source de petits et de gros profits obtenus aisément, car les morisques s'y prêtent volontiers. Comment ne participeraient-ils pas au mécanisme qui, seul, permet de retrouver les siens ? Le « rachat » mobilise parents, amis, coreligionnaires simplement qui manifestent ainsi le maintien du devoir d'aumône, l'un des cinq piliers de l'Islam. De véritables chaînes sont constituées depuis le lieu d'origine du captif jusqu'au lieu où il est retenu. Les morisques des alentours de Vera, ceux d'Antas, Bedar, Serena, Portilla... interviennent en permanence, réunissent les fonds et se portent garants. Les prêtres des villages, en particulier Diego Marín, curé de Bedar et Serena, servent souvent d'intermédiaires, mettant en relation familles des esclaves et propriétaires, non sans en retenir au passage quelques avantages. Au total, une quarantaine de contrats, un dixième des affaires environ appartiennent à ce chapitre. Affaire exemplaire, celle du petit Cebrián ou Sebastián, originaire d'Instinción dans l'Alpujarra orientale, déjà évoquée plus haut. L'enfant, de 4 à 5 ans, a été vendu le 8 mars 1569 par Andrés Rodríguez, habitant de Vera, à son concitoyen le notaire Diego Ortiz. Celui-ci a payé 15 ducats, mais le 25 avril il affranchit Sebastián parce qu'un habitant de Portilla lui a versé 30 ducats. Bénéfice, 15 ducats. Ou bien celle d'Isabel de Salas, 22 à 23 ans, originaire de Beniminia, vendue, le 13 juin, 49 ducats à Lorenzo Pérez, habitant de Grenade, par Francisco de Castañeda, habitant de Cullera. Six jours plus tard, le temps sans doute d'après négociations, le nouveau propriétaire libère sa proie pour 60 ducats versés par le mari d'Isabel. Gain 11 ducats. Ou encore celle d'Elena originaire d'Inox, village proche d'Almería, 12 ou 13 ans, payée par Antonio Bares, curé de Zurgena, 55 ducats le 15 mars 1569 et affranchie par l'ecclésiastique le 25 mai après l'intervention de deux morisques de Zurgena qui ont offert 90 ducats. Bénéfice 35 ducats. Le profit peut être très élevé. Le regidor de Vera, Ginés García, affranchit d'un coup, le 15 janvier 1571, huit esclaves appartenant à la même famille. Il reçoit pour ce faire 500 ducats. Le *rescate* est un véritable racket opéré aux dépens de la communauté morisque. Tout au moins



ceux qui sont l'enjeu de ces sordides et dramatiques tractations peuvent recouvrer la liberté et retrouver les leurs.

D'autres, très nombreux, n'ont même pas cette chance et passent de mains en mains. Le maréchal-ferrant de Lorca, Juan Rodríguez, devient le 17 juin 1570 propriétaire de Martin Xarques, 50 ans. Il lui en coûte 8 ducats. Sur le champ il le revend à un médecin de Vera pour 9 ducats. Il n'y a pas de petit profit ! Le 18 février 1569, Gómez Fajardo, habitant de Vera, acquiert Micaela de Guzmán, 25 ans, et son fils Jerónimo, originaires de Terque, 42 ducats. Le 31 décembre de la même année, sa veuve Francisca Mellado la cède à Lorenzo Sánchez, habitant de Cuevas, contre 70 ducats et 20 fanègues de blé en grains. María, 17 ou 18 ans, originaire de Marchena, est devenue propriété le 19 février 1569 de María Gomez, habitante de Vera pour 30 ducats. Le 9 avril, Cristóbal Gutiérrez, marchand de soie de Jaén, s'en rend maître pour 60 ducats. Et le 6 mai María redevient libre, des morisques de Portilla ayant versé 100 ducats. La boucle est bouclée. À tous les stades du processus, il y a eu prélèvement.

Le sort des esclaves est d'autant plus imprévisible et aléatoire que souvent ils sont la propriété de multiples propriétaires qui ont effectué des *cabalgadas* en commun. Des arrangements interviennent parfois entre les intéressés. Des disputes ont aussi lieu. Et les esclaves continuent à subir, impuissants le plus souvent. Quelquefois l'un d'eux réussit à s'enfuir. Il faut voir alors l'acharnement du propriétaire à retrouver son bien. Alvaro Torres, originaire de Zurgena, a pris la poudre d'escampette à la fin de l'année 1569, trompant la vigilance de son gardien Hernando de Guzmán, habitant de Vera. Le geôlier imprudent s'engage à verser 35 ducats à Lorenzo Petito, le maître floué. La réussite d'Alvaro Flores est l'occasion de quatre contrats, le dernier du 30 octobre 1570, preuve qu'un an après son départ Petito n'a pas renoncé à le retrouver. Le 22 mars de la même année le prêtre Juan García charge un homme de confiance de se rendre à Lorca pour chercher et ramener un esclave noir qui lui a probablement échappé. Ne nous y trompons pas cependant, les esclaves qui faussent compagnie à leurs propriétaires sont rares. Dans ce dossier cinq cas de fuites seulement sont mentionnés.

La plupart étaient condamnés à subir un sort peu enviable. Transportés de lieu en lieu, ils finissaient par tomber sous la coupe d'un maître qui les mettait au travail. À ce propos, les documents sont peu bavards et il est vain de demander aux archives notariales de nous éclairer. Sans doute étaient-ils contraints au fameux service domestique que l'on s'est ingénié dans quantité de monographies à édulcorer. Le service domestique est une participation constante et rude au travail d'une famille, à l'extérieur comme à l'intérieur de la maison. Nous avons ici deux exemples fort clairs. Le 8 mai 1571, un habitant de Cuevas et un

autre de Vera louent un esclave pour en faire un fileur de soie. Le propriétaire recevra trois réaux et demi par journée de travail. Le 16 septembre 1569, Baltasar Pizarro affranchit Luisa dont il reçoit 10 ducats. Surtout la « rachetée » s'engage à participer à la cueillette des olives et aux travaux de la soie tout au long de l'année 1570. Ce ne sont là que des aperçus fugaces, mais à la leur d'autres sources plus disertes, à Málaga en 1580 ou à Almería dans les années 1620, on peut affirmer que l'esclave est pleinement engagé dans les tâches productives. On connaît encore la destination de quelques autres, ceux rachetés par Lorenzo Petito, génois. Les hommes – ils sont quatre – iront rejoindre la chiourme du seigneur Grimaldo.

L'esclavage au temps de la guerre du royaume de Grenade constitue peut-être un cas limite, je veux bien en convenir. Des affrontements incessants et effroyables ont exaspéré les esprits et ont étouffé les moindres velléités d'assistance ou de pitié d'une communauté envers l'autre. Mais loin des passions, en était-il vraiment autrement ? Le père Pedro de León, aumônier de la prison royale de Séville à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ne nous parle-t-il pas d'esclaves qui changent fréquemment de propriétaire, en particulier de ce noir de 18 ans, Manuel, vendu et revendu plus de dix fois en une demi-année ! Il nous faut admettre la réalité de l'esclavage telle qu'elle fut. L'esclave ne menait pas obligatoirement une existence sereine dans une famille d'accueil somme tout bienveillante. Sa vie était celle d'une marchandise souvent déplacée, toujours exploitée qui, dans le meilleur des cas, se résignait à son triste sort.



## TRAVAUX CITÉS DANS LE TEXTE :

- Jean-Pierre Amalric, Bartolomé Bennassar, Joseph Pérez, Émile TÉMIME, *Lexique historique de l'Espagne*, Paris, 1976.
- Francisco Andujar Castillo, « La esclavitud en Almería en el siglo XVII (1621-1627) », communication présentée au Congrès d'Histoire d'Andalousie, avril 1991.
- Juan Aranda Doncel, « La esclavitud en Lucena durante el último tercio del siglo XVI », *Lucena, Apuntes para su historia*, Lucena, 1981, pp. 29-59.
  - « Los esclavos en Jaén durante el último tercio del siglo XVI », *Homenaje a Antonio Domínguez Ortiz*, 1981, pp. 233-251.
  - *Los Moriscos en tierras de Córdoba*, Cordoue, 1984.
- Bartolomé Bennassar, *Valladolid au Siècle d'Or*, Paris, 1967.
  - *L'homme espagnol. Attitudes et mentalités, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1975.
  - *Histoire des Espagnols, VI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, rééd., Paris, 1992.
- Nicolás Cabriliiana, « Esclavos moriscos en la Almería del siglo XVI », *Al-Andalus*, 1975, pp. 53-128.
  - *Documentos notariales referentes a los moriscos (1569-1571)*, Grenade, 1978.
  - *Almería morisca*, Grenade, rééd., 1990.
- Antonio Dominguez Ortiz, « La esclavitud en Castilla durante la Edad Moderna », *Estudios de Historia Social de España*, 1952, pp. 367-428.
- Diego Hurtado de Mendoza, *Guerra de Granada*, éd. Bernardo Blanco-Gonzalez, Madrid, 1970.
- Pedro de Leon, *Grandeza y miseria en Andalucía, testimonio de una encrucijada histórica (1578-1616)*, éd. Pedro Herrera Puga, Grenade, 1981.
- Luis del Marmol Carvajal, *Historia del rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada*, Biblioteca de Autores Españoles, tome XXI, Madrid, 1946.
- Albert N'Damba, *Les esclaves à Séville au début du XVII<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, Toulouse, 1970, exemplaire dactylographié.
  - *L'esclavage à Cordoue sous le règne de Philippe III, 1598-1621*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Toulouse, 1975, exemplaire dactylographié.



LES VENTES D'ESCLAVES À VERA  
LIEUX D'ORIGINE DES VENDEURS

Vera	172		
Région de Vera	10	Las Cuevas Lubrín Mojácar Sorbas	2 2 5 1
Reste du royaume de Grenade	12	Almería Baza Guadix Huéscar Málaga Puebla de Don Fadrique Purchenia	1 3 1 1 2 3 1
Autres régions d'Andalousie	10	Huelva Quesada Séville Ubeda	1 1 1 7
Royaume de Valence	3	Valence Villena	2 1
Castilles	12	Agullar de Campoo Arévalo Burgos león Madrid San Clemente Ucera Artilleros de Castilla la Vieja	2 1 3 1 2 1 1 1
Estremadure	1	Torrejoncillo	1



## LIEUX D'ORIGINE DES ACHETEURS

Vera	68		
Région de Vera	8	Las Cuevas Mojácar Sorbas Tahal	2 4 1 1
Reste du royaume de Grenade	17	Almería Baza Grenade Málaga Vélez Blanco	2 4 8 1 2
Reste du royaume d'Andalousie	19	El Carrio Cordoue Gibraltar Jaén Segura de la Sierra Séville Ubéda	3 1 3 2 1 5 4
Royaume de Murcie	41	Albacete Los Alumbres Carthagène Cehegín Jumilla Lorca Mazarrón Molina de Murcia Mortalla Murcie Siles Yeste	1 1 1 3 1 21 1 1 1 7 1 2
Royaume de Valence	8	Cullera Ekche Játiva Orihuela Valence	1 1 1 1 4
Castilles	22	Iniesta Madrid Madrídejos Navarrete Ocaña Quinlanar de la Orden San Clemente Santa María del Campo Tembleque Toledo Valladolid Villa hermosa Villarubia	1 2 5 1 1 1 1 2 2 2 1 2 1
Aragon	1	Fresneda	1
Catalogne	2	Palamós San Feliu de Guixols	1 1
Ibiza	1		
Marseille	1		
Gênes	1		
Rome	1		
Portugal			